

Tu vieillis de plus en plus vite, et je te suis de près

Denise Desautels

Number 79, Winter 1998

Lignes brisées

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13635ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desautels, D. (1998). Tu vieillis de plus en plus vite, et je te suis de près. *Moebius*, (79), 55–60.

DENISE DESAUTELS

*Tu vieillis de plus en plus vite,
et je te suis de près*

c'est l'automne, celui de septembre ou d'octobre, au parc Lafontaine – en un seul mot comme autrefois, est-ce que tu t'en souviens, maman? –, et je marche, accélérant le pas, l'allongeant, faisant en quelque sorte le diagnostic de chacune de mes enjambées, presque à mon insu, et bientôt je cours, je cours, il paraît que c'est bon pour mon cœur, tu me l'as dit, tout le monde me le dit, me le répète sur tous les tons, y compris le pneumologue, que je revois, tous les six mois, «c'est bon pour vos poumons, vos artères, votre cœur», et je veux vous croire, tous, c'est si important de croire en quelque chose, de se raccrocher à quelque chose, c'est ce que tu disais, ce que tu as toujours dit, mais mon corps se fatigue vite, maman, comme le tien désormais, avec ces douleurs qui poussent partout, le soir, comme des champignons sauvages, et l'indice vertigineux pointe au bas de mon dos quand je cours trop longtemps, alors je ralentis, et de nouveau je marche, haletante, l'âme, le cœur, les mollets serrés – de toute manière, j'ai toujours préféré la marche, même accélérée, à la course –, et je tourne sur l'avenue Émile-Duployé,

et les grands arbres qui bordent mon chemin
bougent au vent, hésitent entre l'ombre
et la clarté, je suis presque seule au monde,
à cette heure précoce du jour – quelques
joggeurs, quelques chiens plus rapides que moi
me devancent –, et je passe près des tennis
où plus personne ne peut jouer
à ce moment de l'année – on a fermé
les tennis pour l'hiver, on ne joue pas
au tennis sous la neige, tu le sais bien –,
et je passe à quelques mètres de ta maison,
le seul building de la rue Papineau,
de la maison que tu n'habiteras plus
jamais, nous ne le savons pas encore,
personne ne le sait, on veut croire
à ton retour, à l'éternel retour d'une mère
dans sa maison – elle est là, vivante,
c'est si rassurant –, alors on s'accroche
à cette idée de ton retour, à la vie
quotidienne, éternelle, ordinaire, en somme,
à tout ce qu'il nous reste à vivre, à vivre
ensemble, les futurs souvenirs, j'en veux
encore, insatiable, j'en veux toujours
plus, maman, la mémoire, l'empreinte,
les images qui insistent, qui se heurtent
les unes les autres dans la phrase, nos morts
à la queue leu leu, c'est mon affaire, c'est
ma vie, tu le sais bien, nos morts, nos âmes
voyageuses, avec le Ciel au bout,
quelque chose de glorieux, et voilà que
le printemps dernier, à Paris, en flânant
au Jardin des plantes, entre deux
oraisons funèbres – c'est comme ça
que je me surprends à classer
les textes que j'écris en ce moment –,
j'ai découvert les arbres, oui, les arbres,
leur nom surtout, latin et français,
c'est tard, très tard, cinquante-trois ans,
je le sais, pour découvrir le monde, les arbres,
éprouver la folle envie de les nommer,

l'un après l'autre, pour la première fois,
d'en faire un inventaire inoubliable,
pendant que, de ton côté, le temps tombe,
tu vieillis, plus vite que d'habitude, tu
vieillis, et je te suis de près, de trop près,
me semble-t-il, mon corps de vieille dame,
je ne le reconnais plus, ce n'est pas moi,
plus tout à fait moi, il a vieilli, toi-même, tu
l'as remarqué, tu me dis de plus en plus
souvent de sourire, de toujours sourire
– «tu es plus belle quand tu souris» –,
parce que les deux rides, comme
de larges rigoles qui vont des ailes
de mon nez à ma bouche, s'enfoncent loin
aux commissures de mes lèvres – comme si
elles voulaient s'y engouffrer –, me
donnent un air sévère, un profil dur, usé
avant l'âge – ça, tu ne le dis pas et
pourtant, c'est curieux, je l'entends
dans tes mots, ceux que tu choisis
avec trop de soin, je l'entends, je vois
moins bien depuis quelque temps,
mais j'entends tout, l'infinie précaution
que tu y mets quand tu dis «tu es plus belle
quand tu souris» –, alors je m'éloigne
un peu, juste un peu, avant l'évocation
du pire qui viendra, je le sais, c'est plus
fort que toi cette nécessité de faire défiler
le pire sous tes yeux, sous les miens
surtout, avant qu'il ne soit advenu, alors
je m'éloigne, avant l'évocation de la vraie
vieillesse qui m'empoignera, à mon tour,
on n'y échappe pas, je le sais, maman,
«la seule vraie justice», rappelle-toi,
alors je m'éloigne, j'ai besoin de chercher
ailleurs les bons mots, les vrais, même faux,
ceux auxquels j'aspire, que j'attends
aujourd'hui, pendant qu'il est encore temps,
comme on dit, une grande respiration,
l'espoir, l'oubli, l'égarement même,

autre chose que le dépérissement
familier, la maladie, la mort,
n'importe quoi pourvu que ça ressemble
à du vivant, à de l'extrêmement vivant,
vraiment n'importe quoi, je ne fabule pas,
je n'invente pas, ou si peu, ma réalité
fictive, la vie immédiate m'esquinte,
et je te dis, maman, le réel obscur remonte
en moi, tout m'épuise, toujours assise
entre deux chaises, la vie dure, les livres,
le langage conditionné des livres,
la bibliothèque qui penche de plus en plus,
les cours, les manuscrits, la route
– qui s'allonge d'un automne à l'autre,
c'est fou comme elle s'allonge, tu ne la
reconnaîtrais plus –, les courses, l'épicerie,
l'amitié, l'amour, le chat Léo, les plantes,
le téléphone, les comptes, la correspondance,
la solitude, le ménage, les insomnies,
n'importe quoi, tout s'empile autour de moi,
tant de poussière autour de moi, maman,
que j'en étouffe, oui, bien sûr, tu as raison
d'insister, oui, oui, c'est vrai – ta mémoire
ne flanche pas à chaque coup –, il y a
ces longues marches dans le parc, ces
marches interminables qui nous sauvent,
que tu ne fais plus, que je fais assidûment,
matin après matin, et les marronniers
qui ne sont plus en fleurs en octobre, oui,
ça me revient, est-ce que je t'en ai déjà parlé?,
il y a maintenant des marronniers
dans le parc, est-ce que tu le savais,
maman?, est-ce que tu les as déjà vus
en fleurs dans la lumière du printemps?
je souris chaque matin en les revoyant,
tu serais heureuse de me voir
sourire et même rire comme ça,
la bouche excessive, les dents à ce point
évidentes que les rigoles disparaissent,
qu'on me fixe même curieusement du regard

quand on me croise, comme si on venait
de croiser une folle, et je souris aussi
aux écureuils, aux canards, aux mouettes,
comme si j'avais encore cinq ans,
un dimanche de juin au parc Lafontaine,
est-ce que tu t'en souviens, maman?,
à ce moment-là aussi ça sentait
la mort autour de nous, je le sais,
rien ne s'est effacé, rien ne s'efface
jamais de la mort, or, tu parlais tellement
du Bonheur, avec du velouté dans ta voix,
que j'arrivais à y croire, à y croire
pour vrai, même si ça pouvait être faux,
le Bonheur, même si tu en parlais peut-être
autant pour arriver à y croire, toi-même,
que pour me convaincre, moi, ta petite
orpheline, et je regardais les grands ormes
du parc, – les seuls arbres
qui avaient un nom, à cette époque –,
et je m'accrochais à toi, à toi vivante,
si vivante, à ta main, à ton bras,
à tes hanches, à ton ventre, à ton
souffle de mère, à ton espoir, à cause
du vent dans le feuillage et de l'ombre,
de tous les monstres qui nous épiaient,
cachés dans l'ombre, prêts à l'assaut,
et la nuit tout ton corps de femme
seule encerclait le mien, et ton souffle
me réchauffait partout, jusqu'à l'âme,
et ni la peur ni la mort n'existaient,
plus rien n'existait en fait que nous,
soudées l'une à l'autre – nous ne formions
qu'un seul corps dans le grand lit –,
est-ce que tu t'en souviens, maman, et
ton parfum embaumait ma peau,
et l'absence que tu vivais, ton manque
d'amour injustement me comblait,
je serais restée collée à toi, étendue
là, petite, si petite tout à coup, plus
petite que d'habitude, dans la chaude

désolation, consolation de ton corps,
j'y serais restée pour l'éternité si...
j'étais bien loin de savoir, de pressentir
même, que je m'éloignerais un jour, oh!
je mettrais du temps, beaucoup de temps
à le faire, mais j'y arriverais, je
m'éloignerais parce qu'il le fallait à tout prix,
parce que vivre, maman, c'est un peu ça,
s'éloigner, fuir n'importe où, se perdre,
au loin se perdre, courir ou marcher,
courir et marcher de moins en moins vite,
tout oublier et pourtant se souvenir
encore, avoir peur à en mourir, mourir
aussi, un peu, beaucoup, à répétition,
parce que sa mère vieillit de plus en plus vite,
et qu'on la suit de trop près, même si
la vie n'a pas encore vraiment eu lieu, légère,
si légère, la vie, l'avenir, demain,
ce n'est pas possible de la suivre
de si près, sa mère, puis vivre, maman,
c'est renaître un peu, à propos de tout et de
rien, par hasard, ce débordement
de folle tendresse qu'on n'attendait plus,
qui revient, lancinante, qui embrouille
le réel, un matin de septembre ou
d'octobre, dans un parc où soudain ça
jacasse, ça pépie, ça nage, ça vole,
ça saute partout, dans un parc où les arbres
ont enfin un nom, et les écureuils, les
canards, les mouettes, et la vie, la vie,
se poursuivra, après toi, après moi, ça
continuera la vie, maman, c'est arbitraire,
mais c'est intarissable, la vie, et la nature
s'étendra, imposera ses marques
verdâtres, plus forte que tout, la nature,
voluptueuse et fière, dans *ce petit val
qui mousse de rayons*, malgré la mort
rouge au beau milieu